L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 SEPTEMBRE 1893. 67ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 SEPTEMBRE 1893.

Dufour & Dennet.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, au No 344 1/2 rue N. Villeré, meubles de maison, bijouterie, etc., 72 actions du fonds capital du Crusader Publishing Company, Limited.

Par W. L. Hodgson & Fils, à l'entrepôt du Texas Pacific R. R. Co., au pied de la rue Terpsichore, deux cartloads de mineral magnésie.

Par le shérif, au local du Crescent City Athletic Club, No 18 rue N. Rampart, le contenu entier et les installations d'un club athlétique de premier ordre.

L'ART DE MANGER.

La curiosité est un défaut vieux comme le monde—écrit JEAN PROLLO, dans le *Petit Parisien*. Ce n'est pas d'hier que date l'histoire de l'enfant qui cassait sa poupée pour savoir ce qu'il y avait dedans. Mais à aucune époque, certainement, on n'a poussé comme aujourd'hui le besoin de s'enquérir sur toutes choses.

C'est ainsi qu'un médecin, M. le docteur Javal, vient de se livrer à une enquête sur l'art de vivre cent ans. Il s'est adressé aux gens qui n'ont pas dépassé la quatre vingt-dixième année, leur posant des questions sur leur façon de vivre. On pouvait espérer, grâce à leurs réponses, arriver à établir, comme conclusion d'ensemble, une méthode d'hygiène générale à l'usage des gens qui veulent devenir centenaires. Mais, pour être vrai, il faut bien avouer que le résultat jusqu'ici obtenu n'est guère de nature à nous éclairer sur la question.

Toutefois, on a vu, à ce propos, renaître la vieille discussion entre les partisans du régime végétal et ceux du régime animal. Quel est celui qui nous convient le mieux ? L'homme doit-il se nourrir exclusivement de légumes ? ou bien doit-il manger de la viande ? En un mot, doit-il être carnivore ou herbivore ? Les savants ont déjà beaucoup bataillé à ce sujet ; ils vont recommencer.

On sait qu'en Angleterre et en Amérique, où la querelle dure sans cesse, les partisans de la nourriture végétale sont très nombreux. Ils ont bien évident qu'ils ont des arguments à leur disposition. Mal doute que l'homme puisse vivre exclusivement de légumes. Son système dentaire, ses organes intestinaux le montrent très nettement.

Ne voit-on pas, en certaines parties de l'Afrique, les indigènes ne recourir qu'à une nourriture composée de fruits et de racines ? Dans d'autres, ils s'alimentent surtout avec du riz. En Europe même, chez beaucoup d'habitants des campagnes, la viande ne paraît pas souvent sur la table ; elle constitue le plat exceptionnel ; on en mange le dimanche seulement, plus rarement même parfois.

Mais si l'alimentation végétale est possible pour l'homme, s'ensuit-il que ce soit celle qui lui convienne le mieux ? La est la question. Les savants qui me paraissent être dans le vrai sont ceux qui se prononcent pour le régime mixte, c'est-à-dire pour la nourriture animale combinée avec la nourriture végétale.

Diverses expériences ont été tentées, et M. Hoart de Parville, qui nous les rappelle, les trouve avec raison concluantes. Ainsi, William Edwards constata sur lui-même, au dynamomètre, que sa force musculaire était augmentée à la suite d'un repas fait à la viande. D'autres savants furent conduits aux mêmes résultats ; ils citent comme exemple ce qui se passa dans une usine du Tarn, il y a quelques années : six cents ouvriers furent nourris presque exclusivement de végétaux ; or, on constata que la caisse de secours ayant pour objet de fournir aux ouvriers malades la moitié du salaire quotidien était sans cesse en perte ; on fit modifier le régime alimentaire, on y introduisit la viande de boucherie ; presque aussitôt, l'état sanitaire s'améliora, au point que les ouvriers qui perdaient en moyenne par an quinze jours de travail par suite d'indisposition n'en perdirent plus que trois. La nourriture animale fit gagner douze jours de travail par homme, soit 7,800 journées.

Voulez-vous un autre exemple ? M. Henri de Parville va encore nous le fournir. Pendant la construction du chemin de fer de Paris à Rouen, les ouvriers anglais travaillaient beaucoup plus vite que les nôtres ; ils gagnaient, au moins, un tiers sur les ouvriers français. Les ingénieurs mirent le Français au régime des Anglais ; on substitua le rosbif au bouilli et aux soupes, et la quantité de travail effectué s'égalisa de part et d'autre en quelques semaines.

—" Mais, dira-t-on, puisque les végétaux renferment les quatre éléments nécessaires à l'homme pour avoir à la fois le muscle et la vigueur : le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, pourquoi ne nous suffiraient-ils pas ?"

Je réponds avec M. de Parville : "Les partisans de la nourriture végétale font le grave tort de ne pas tenir compte d'une chose capitale : la digestion. L'organisme accomplit à l'intérieur du corps un travail énorme ; il faut beaucoup de force pour faire fonctionner la machine humaine. Or, la digestion, comme toutes les fonctions, exige de la force. L'origine de cette force, c'est l'aliment. Il est donc clair que si l'aliment, pour passer dans le sang, dans les tissus, absorbe la majeure partie de la force qu'il a en lui-même, il n'en restera plus guère ensuite pour faire fonctionner les organes."

Voilà qui est très précis : chacun comprend que la force introduite et emmagasinée dans le corps dépendra beaucoup de la "digestibilité" de l'aliment, non seulement de la "digestibilité" propremant dite, mais du temps nécessaire à la digestion ; plus il faudra de temps, et plus il faudra dépenser de force, si bien qu'il pourrait même arriver qu'il y eût perte, et non gain, c'est-à-dire qu'au bout de quelques heures l'organisme ait épuisé la force introduite.

"Eh bien ! dit M. de Parville, les légumes sont difficiles à digérer ; la peau qui les recouvre nécessite un travail énergique des sucs digestifs ; et, à poids égal, ils renferment moins de substances nourrissantes que les matières d'origine animale. Ils contiennent aussi beaucoup d'eau, et cette eau, pour passer à la température du corps, absorbe du calorique, c'est-à-dire de la force."

Conclusion : si certains végétaux sont capables de fournir à l'organisme ce que lui apporte l'usage de la viande, comme ils nécessitent sur place une dépense considérable de force, avant d'être assimilés, le gain est en définitive réduit, et l'homme perd en vigueur musculaire.

—

"La viande, dit un savant, est un aliment perfectionné qui nous permet une digestion plus facile et plus rapide ; il nous fait gagner sur les efforts à vaincre, sur le temps de travail ; finalement, nous gagnons en force."

Bien entendu, il ne faut pas déduire de là que le régime animal doit être poussé à l'excès. On ne doit pas emmagasiner dans l'organisme plus de carbonne qu'il n'en peut éliminer. C'est une loi d'hygiène. Je n'ai pas besoin d'énumérer ici les affections auxquelles donne naissance l'alimentation animale trop abondante.

Un régime raisonnable s'impose. C'est celui, comme je l'ai dit, qui réunit la nourriture animale et la nourriture végétale. Ainsi que le dit M. de Parville, "la viande doit être, chez l'homme bien portant, l'aliment qui donne la force ; les légumes ont l'avantage de stimuler favorablement l'intestin et de répartir plus régulièrement le travail digestif dans tous les organes : ils introduisent plus d'eau dans le sang et mettent les tissus à l'abri de l'inflammation si souvent constatée chez les gros mangeurs de viande."

Il reste la question du climat. Suivant les régions, l'alimentation se modifie. Si la quantité d'azote à assimiler reste partout la même, ou à peu près, il est de toute évidence que les aliments qui produisent de la chaleur, comme les graisses, par exemple, devront diminuer dans la nourriture quand on se dirige vers les régions chaudes. "Autrement, dit M. de Parville, on chaufferait l'organisme outre mesure et on déterminerait des affections inflammatoires."

Aussi existe-t-il partout un régime d'alimentation qu'on pourrait appeler "national". Il est adopté rationnellement. Sous l'Equateur, les indigènes vivent de fruits, de riz, de maïs ; les Espagnols, les Turcs, les Arabes mangent plus de légumes que de viande. Dans les pays du Nord, au contraire, on augmente naturellement la ration de graisse pour combattre les causes de refroidissement.

En définitive, ce n'est pas une petite affaire que l'alimentation. Celui qui saurait bien se nourrir aurait des chances de vivre longtemps. Un bon mode d'alimentation écarte beaucoup de maladies. Mais il ne faut rien d'excessif. Ceux qui disent : Ne mangez que de la viande !, Et ceux qui disent : "Mangez seulement des légumes !" ont, d'une façon générale, également tort. J'ajoute que bien des gens,—de ceux qui, suivant le mot de Chamfort, ont plus d'appétit que de dîner, alors qu'il en est tant qui ont plus de dîner que d'appétit,—j'ajoute, dis-je, que bien des gens se moquant des préceptes des végétariens, sont de l'avis du plaisant qui s'écriait au restaurant : "Garçon, donnez-moi des pommes de terre.... avec beaucoup de bifteck autour !"

L'esprit d'autrefois :

Un jour, Romieu entre dans un magasin situé au coin de la rue de Buci, qui s'intitulait : *Aux deux Mayots*. Le commerçant s'avance poliment :

—Monsieur, je voudrais parler à votre associé, dit Romieu.

—Monsieur, je n'en ai pas. Je suis seul marchand dans mon magasin.

—Ah ! vous êtes seul ! Pourquoi donc avez-vous pour enseigne : *Aux deux Mayots* ?

—

Voici une statistique, qui semble prouver que la marque de l'avenir, à Paris, n'est pas encore sur le point de damer le pion à celle du passé.

A l'Opéra Comique, les deux pièces qui ont fait le plus de recettes en 1892, sont la *Fille du Régiment* et le *Pré aux Clercs*.

Mon pauvre Wagner, ça te la coupe !

—

M. X.... député sortant, resté sur le carreau, vient de solliciter et d'obtenir, dans une grande administration financière un emploi auquel il était merveilleusement préparé :

Ses fonctions consisteront à encaisser les chèques

—

Absolument superbe, dans sa simplicité héroïque, cette épitaphe d'un officier tombé, au Tonkin, la face à l'ennemi, le sabre au poing, épitaphe qu'il dicta lui-même et qui fut son dernier soupir :

PORTEZ.... ARME !....
PRÉSENTEZ.... ARME !....
EN PLACE.... REPOS !

—

Et police correctionnelle :

Le président.—Depuis combien de temps êtes vous cocher de la Compagnie des omnibus ?

Le cocher, prévenu.—Depuis dix-huit mois.

Le président.—Etes-vous cocher fixe ou surnuméraire ?

Le cocher.—M'sieur le président, j'suis célibataire.

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie à Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Nouvelles.
8 Carondelet et Hotzbloss.
9 Prytanée et Nouvelles.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22
15 Poste de la Cie de Pompe No 23
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson
17 Constance et Primérs.
18 Magasins et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Fressiers.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Coliseé.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 22me Precinct
37 Race et Magnolia.
38 Malpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Malpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18 Calliope.
54 Rampart et Deleré.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julia, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13 rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Rampart et Canal.
123 Rampart et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14 rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7 Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10 Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Rampart et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21 Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Parreise.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Dorgenois.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Lakarpe et White.
413 Rampart et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Prince à Celeste et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louise et Rampart.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24 rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pelagros.
615 Casernes des Etats-Unis.
[illegible] et Dauphine.

FEUILLETON.

Mortel Amour !

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

SŒURS DE LAIT.

(SUITE.)

—Vous n'entendez pas que je me condamne à des années de réclusion...

—Non sans doute.... Pourtant votre mère vous a élevée, André, et même elle a eu pitié autrefois, dans un cas semblable, d'une petite créature qui n'était pas son enfant....

—Vous voulez parler de Rose ?....

—D'elle même. M. Joséphin assure que si vous voulez, votre baby, notre fils, chère amie, serait sauvé.

—Sauvé !.... En serions-nous là ?.... murmura-t-elle.

—M. Joséphin a dit encore qu'il serait bon de faire venir le prêtre et de baptiser l'enfant sans retard. Le curé est là. Cela ne veut pas dire, ma chérie, qu'il y ait des craintes à concevoir.... des craintes sérieuses.... presantes....

Andrée ouvrit de grands yeux effarés. Une véritable frayeur s'empara d'elle. C'était sa faute à elle, à elle seule certainement, si cet enfant n'était pas aussi robuste qu'il aurait du l'être.... Elle n'avait écouté aucune recommandation, passé les nuits au bal, couru les théâtres, galopé dans les allées du bois de Boulogne, aussi longtemps que cela lui avait été possible.

D'un autre côté, elle avait résisté aux prières de sa mère qui lui disait :

—Tu devrais faire comme moi.... C'est un devoir.... Plus tard ton enfant te paierait de tes peines.... Il t'amerait mieux.... Tu verrais..... Les enfants, parfois, c'est notre seule consolation.... Tu verras..... c'est ce qu'on aime toujours davantage.... Une mère !

Andrée s'était obstinée, refusant d'écouter personne.

M. Chambay n'avait pas voulu la contrarier. Mais aujourd'hui qu'il en comprenait la nécessité, il s'exprimait mieux avec ses regards qu'avec des paroles.

Ses yeux ne contenaient pas de blâmes ni de reproches, mais une supplication. Il était très ému, et sa douleur touchait sa femme, qui eut un bon mouvement.

—Eh bien ! je veux le voir, murmura-t-elle. Priez ma mère de me l'apporter !

La marquise entra aussitôt, tenant entre ses bras un petit paquet blanc d'où, de temps en temps, un vagissement s'échappait, mais si faible qu'on avait peine à l'entendre. Elle le déposa sur le lit de sa fille.

—M. le curé va le baptiser près de toi, dit-elle. Ce n'est pas qu'on craigne rien au moins, mais il est toujours bon de se mettre en règle.

Andrée avait pris l'enfant avec précaution et contemplait la petite figure torturée de son côté et les mains délicates qui s'agitaient dans le vide.

Le curé de la Rochère s'approcha, conduit par Bernard Chambay.

—Comment l'appellerez-vous ? demanda-t-il à la jeune mère.

—Bernard, dit-elle vivement. C'est convenu.

La cérémonie fut bientôt terminée. L'enfant ne poussa pas un cri.

—Il est bien tranquille, fit la nourrice. Pauvre petit.... trop tranquille certainement.

—Vondriez vous dire qu'il ne soit pas bien ? demanda Andrée.

Ce fut la marquise qui répondit :

—Il est certain qu'il n'est pas fort ; si jamais enfant eut besoin de se mère, c'est celui là. Que veux tu qu'il devienne avec du lait coupé et cette nourrice ?

—On pourrait lui en trouver une autre.... objecta la jeune femme.

—Il est trop tard !

La mère avait repris son enfant et le tenait devant elle, indécise.

D'un côté, la marquise s'était assise à son chevet, tandis que Bernard Chambay s'était glissé de l'autre.

—Voyez, ma chérie, dit-il, comme il est immobile. Il respire mais il n'a pas de force. Il n'est pas naturel qu'il soit si tranquille. La nourrice a raison. Si vous voulez, plus tard, Dieu vous récompensera.... Et moi je vous en serais si reconnaissant !....

La marquise se releva et se pencha sur sa fille.

—Andrée ! supplia-t-elle.

La jeune mère leva les yeux sur son mari. Leurs regards se rencontrèrent.

—C'est deux ans de sacrifices que vous exigez de moi ! dit-elle.

—Je n'exige rien !

—Je suppose que vous ne me pardonneriez pas si je refusais !

—Je vous pardonne tout, ma chérie, d'avance.

—Tout ! Aurez-vous de la mémoire au moins ?.... Vous rappellerez vous cette parole ?.... dit-elle, en laissant errer un étrange regard au plafond.

Il n'ajouta rien, appuya passionnément ses lèvres sur le front de sa femme, et sortit.

—Comme il l'aime ! murmura madame de Meilhan. Quel noble cœur !

—Ma mère, dit Andrée, bébé n'aura plus besoin de nourrice..... C'est moi qui lui en servirai.

Trois jours plus tard, à la cité Vindé, au moment où elle rentrait chez elle, Rose Brinon trouva une lettre.

Elle monta avec empressement à sa chambre.

Elle avait reconnu, sur l'adresse, l'écriture de madame Chambay.

Andrée lui écrivait ceci :

"Ma chère Rose,

"J'ai deux nouvelles à te communiquer et quoique je sois bien faible encore je me hâte de te les apprendre.

"Je suis accouchée d'un fils qui a été baptisé aussitôt et s'appelle comme son père Bernard Chambay.

"Il est bien chétif. Je crois que j'ai commis des imprudences depuis quelques mois. J'essaie de réparer ma faute en l'élevant moi-même.

"Peut-être aurez-tu entendu parler dans les journaux de ton ancien fiancé, Jacques Ballieul, chassé et Poydras.

"Dernièrement, à la suite d'une affaire très chaude du côté d'un endroit appelé, je crois, Dong-Song, où ses camarades et lui ont couru les plus grands dangers, il a obtenu la médaille militaire et de plus il vient d'être nommé sous-lieutenant.

"C'est mon mari qui me l'apprend.

"Dès que je serai mieux, je t'enverrai les détails que j'obtiendrai moi-même.

"Je ne sais quand je pourrai te revoir, car me voilà retenue ici pour longtemps par mes fonctions de nourrice.

"Adieu, chère sœurette, ne te décourage pas, pense à moi souvent, écris-moi quelquefois et crois à ma tendre affection.

"ANDRÉE.

"20 juillet 83."

Rose laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

—Et il ne m'a jamais accordé même un souvenir ! pensa-t-elle en fondant en larmes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA BELLE FLEURISTE.

I

TROIS ANS PLUS TARD.

Par un de ces beaux jours de printemps où Paris est dans toute sa splendeur et qui sont pour lui ce qu'est la "Season" à Londres, le cinq juin mil huit cent quatre-vingt-six, vers dix heures du matin, une victoria s'arrêta à la porte de la maison de la rue Royale, en face du magasin de fleurs sur lequel étincelait en lettres d'or le nom de Gabrielle.

Ses affaires avaient évidemment prospéré.

Jamais étalage plus brillant n'apparut à travers des glaces immaculées et d'un seul morceau, aux regards des passants plongés dans l'admiration.

Mais aussi jamais art plus saisissant ne présida à la composition de ces corbeilles et de ces bouquets qui réunissent et grouperont ensemble pour le plaisir des yeux, ces fragiles chefs-d'œuvre de la nature si variée de formes, de couleurs et de parfums.

De larges rubans à nœuds tapageurs, dont les nuances s'harmonisaient avec les teintes des feuillages et de fleurs, enveloppaient l'anse des paniers on le pied des jardinières.

De sous côtée, sur des étagères ou des tables, du plafond, dans les poteries suspendues, au parquet dans les bacs et les caisses les plus élégantes, c'était un mélange de tons, de rouge noir au blanc laiteux, de fleurs de toutes les espèces et de plantes qui, rivalisaient entre elles de grâce et de fraîcheur.

Sous l'ombrage des palmiers, et des fougères arborescentes, des bottes de roses sur lesquelles des gouttes d'eau tremblaient comme des diamants liquides, des azalées aux milliers de fleurs, des anthémis couverts de leurs larges pâquerettes à cœur d'or, des iris hybrides en lames de sabre, panachés de tons les plus variés imaginables, des dracœnas aux larges feuilles bizarrement découpées, des œillets aux senteurs pénétrantes, baignant leurs tiges dans des vases de porcelaine superbes ou végétaient dans le terreau de leurs caisses, tandis que des tubes, des cache pots, des corniets étroits et des paniers rustiques garnis de mousse, contenaient des gerbes de lilas blanc, des narcisses, du muguet et toutes sortes de bégonias, de séduns et d'orchidées.

Çà et là, on voyait les gardenias odorants, les violettes de Parme et les camélias se mêler à la verdure des sélaginelles, des mousses et des herbes destinées aux garnitures.

Cet étalage d'une grâce vraiment incomparable semblait dire aux joli es femmes qui passaient :—Fleurissez-vous, mesdames ! et aux gentlemen, comme les brunes bouquetières de Madrid :—Pour vos amours, seigr !

Et parmi ces jolies choses, des jeunes filles uniformément vêtues de noir circulaient répondant aux clients, recevant les commandes, tortillant les rubans et montant les fleurs de leurs doigts agiles, pendant que la patronne, affalée sur un divan, dans son petit salon, au fond du magasin, les regardait aller et venir et, jouissant d'une tranquillité béate dans laquelle s'avachissait son corps de blonde molle, alourdi par l'embonpoint, calculait les bénéfices considérables que chaque journée versait dans sa caisse.

Ce n'étaient pas seulement les fleurs de l'étalage que les passants admiraient.

A quelques mètres de la devanture, assise près d'un joli guéridon ; en bois du Japon, incrusté de nacre et d'ivoire, une jeune fille travaillait, préparant une foule de petits bouquets destinés à d'élégants vieux ou au corsage des clientes.

Elle les faisait de rien, d'un œillet accompagné de deux brins d'herbe, d'une rose pompon, de quelques violettes, de bluets et de ces bouquets qui réunissent et grouperont ensemble pour le plaisir des yeux, ces fragiles chefs-d'œuvre de la nature si variée de formes, de couleurs et de parfums.

De larges rubans à nœuds tapageurs, dont les nuances s'harmonisaient avec les teintes des feuillages et de fleurs, enveloppaient l'anse des paniers on le pied des jardinières.

De sous côtée, sur des étagères ou des tables, du plafond, dans les poteries suspendues, au parquet dans les bacs et les caisses les plus élégantes, c'était un mélange de tons, de rouge noir au blanc laiteux, de fleurs de toutes les espèces et de plantes qui, rivalisaient entre elles de grâce et de fraîcheur.

Sous l'ombrage des palmiers, et des fougères arborescentes, des bottes de roses sur lesquelles des gouttes d'eau tremblaient comme des diamants liquides, des azalées aux milliers de fleurs, des anthémis couverts de leurs larges pâquerettes à cœur d'or, des iris hybrides en lames de sabre, panachés de tons les plus variés imaginables, des dracœnas aux larges feuilles bizarrement découpées, des œillets aux senteurs pénétrantes, baignant leurs tiges dans des vases de porcelaine superbes ou végétaient dans le terreau de leurs caisses, tandis que des tubes, des cache pots, des corniets étroits et des paniers rustiques garnis de mousse, contenaient des gerbes de lilas blanc, des narcisses, du muguet et toutes sortes de bégonias, de séduns et d'orchidées.

Çà et là, on voyait les gardenias odorants, les violettes de Parme et les camélias se mêler à la verdure des sélaginelles, des mousses et des herbes destinées aux garnitures.

Cet étalage d'une grâce vraiment incomparable semblait dire aux joli es femmes qui passaient :—Fleurissez-vous, mesdames ! et aux gentlemen, comme les brunes bouquetières de Madrid :—Pour vos amours, seigr !

Et parmi ces jolies choses, des jeunes filles uniformément vêtues de noir circulaient répondant aux clients, recevant les commandes, tortillant les rubans et montant les fleurs de leurs doigts agiles, pendant que la patronne, affalée sur un divan, dans son petit salon, au fond du magasin, les regardait aller et venir et, jouissant d'une tranquillité béate dans laquelle s'avachissait son corps de blonde molle, alourdi par l'embonpoint, calculait les bénéfices considérables que chaque journée versait dans sa caisse.

Ce n'étaient pas seulement les fleurs de l'étalage que les passants admiraient.

A quelques mètres de la devanture, assise près d'un joli guéridon ; en bois du Japon, incrusté de nacre et d'ivoire, une jeune fille travaillait, préparant une foule de petits bouquets destinés à d'élégants vieux ou au corsage des clientes.

Elle les faisait de rien, d'un œillet accompagné de deux brins d'herbe, d'une rose pompon, de quelques violettes, de

baron s'agiter dans un accès de fièvre, ses lèvres minces se contracter et ses s'allumer, à peu près comme un rayon de soleil qui passe sur un sommet neigeux pour s'éteindre aussitôt. D'heure en heure elle attendait la confidence et la confidence ne venait pas.

Les choses en étaient là.

Une jeune femme descendit de la victoria tandis que le cheval impatient grattait le sol de la chaussée en secouant son mors blanc d'écume.

Cette jeune femme entra dans le magasin et alla droit à la demoiselle du guéridon tandis que la patronne, quittant son petit salon, venait à sa rencontre, un sourire de commande aux lèvres.

André Chambay, car c'était elle, lui adressa un salut amical de la tête, tout en continuant la conversation qu'elle venait d'entamer avec sa sœur :

—Tu vas bien ?

—Et toi ?

—Parfaitement ou plutôt je ne sais pas.... J'ai à peine le temps de penser à moi et aux autres....

—Pourquoi te donnes tu tant de mouvement ? demanda Rose.

—Pourquoi ? fit la jeune femme en haussant les épaules... Par nécessité... pour m'étourdir....

—En as-tu donc besoin ?

—Oui ... Tu ne peux pas me comprendre, toi qui vis tranquille dans un coin, résignée à ton existence monotone.... Il y a des moments où je l'envie.... Tu es libre.... seule.... Ton travail fait, tu rentres chez toi.... Personne ne te tourmente.... Tu n'as pas de rivalités à craindre.... Tu ne connais pas les piqures d'amour-propre, les froissements, les traits empoisonnés des anciennes amies qu'il faut, par représailles, éclipser, écraser de notre luxe, humilier à leur tour....

—Pourquoi faire ? objecta Rose avec sa douceur triste.

Et changeant d'entretien :

—Ton fils, comment va-t-il ?

—Bernard ?

—Oui, ton petit Bernard.... ton cher petit Bernard !

—Il va bien.... du moins je le crois, car je ne l'ai pas encore vu ce matin.

—Est ce possible ?

—Pas le temps, ma chère.... Ce soir nous avons un dîner, une réception.... monstre.

—Encore !

—Toujours !

Andrée se tourna du côté de Gabrielle qui attendait la fin de la conversation avec la condescendance des fournisseurs pour les clients riches.

—A propos, dit elle, chère madame, il faut m'envoyer pour sept heures ce que je vous ai commandé, plus une corbeille admirable, vous entendez !..... pour le million de table.... ce que vous voudrez.... Nous avons vingt-six convertes.... Un dîner d'affaires.... Des ingénieurs, quelques étrangers, la belle madame Simon....

Gabrielle secoua la tête en souriant d'un air fin.

—Il n'y a qu'une personne, à ma connaissance, digne de cette épithète, dit-elle, et c'est madame Chambay.

—Vous me flattez.

—Non, en vérité. C'est le bruit de Paris.

—Eh bien ! chère madame, dit amèrement Andrée, c'est un bruit qui coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peine, et celles qui ne l'entvient pas sont plus assez que les autres.

Et comme pour s'excuser et plaider sa cause, elle ajouta avec un emportement qui ne dura que quelques secondes :

—Moi, j'ai été malmenée par mes anciennes camarades... Andrée de Meilhan, devenue madame Chambay tout court, ne comptait plus ; on ne me recevait pas ou on me faisait sentir ma décadence.... J'ai voulu prouver que je valais celles qui me reniaient. Je les éclipse.... Je donne des fêtes.... On en parle.... On veut y paraître.... On me rouvrit les salons qui m'étaient fermés... J'ai seulement entr'ouvert les miens.... et je peux à mon tour accorder ou refuser certaines faveurs. L'hôtel Chambay est à la mode.... On m'appelle la belle madame Chambay.... C'est une noblesse comme une autre, mais Dieu sait qu'elle ne vaut pas ce qu'elle coûte....

Elle sourit, mais son sourire avait quelque chose d'amer et de sardonique.

—Revenons à notre affaire, dit-elle brusquement, je vous serai obligée de renouveler les fleurs des salons quelques unes au moins. Il faut que tout soit prêt pour sept heures.... C'est compris !

—Parfaitement.

—Votre mémoire doit se monter à un certain chiffre.... Vous enverrez à la rue Bergère, quand nous voudrez....

—Rien ne presse.

Il y eut un silence.

Puis Andrée demanda négligemment :

—Vous n'avez pas quelques nouvelles plantes pour la serre ?

—Mais si.... toujours.

Elle se promena dans le magasin, donnant en deux mots son avis sur ce qui s'y trouvait.

Elle avisa d'admirables azalées d'une éblouissante beauté. Il y en avait deux plus merveilleuses l'une que l'autre.

—Je les prends, dit elle. Elles feront très bien.

—C'est certain.

—Je prendrai aussi cette orchidée....

—C'est une vraie rareté, madame.

—Elle est étrange.... On la dirait vivante.

—N'est ce pas ?

—Où trouvez-vous des choses aussi étonnantes ? Nos horticulteurs !....

Andrée revint à sa sœur et se pencha sur son épaule.

—Tu n'as besoin de rien ? demanda-t-elle.

—De rien.

—Bien vrai ?

—Pourquoi te tromperais je ?

—Tu aurais grand tort.

—Tu sais que je suis riche maintenant, dit Rose.

—Riche !

—Dame ! Avec deux cents francs par mois....

—C'est vrai, fit Andrée, tu gagnes deux cents francs.... C'est énorme ! Tu te plais toujours chez toi ?

—Toujours.... Depuis que tu m'as arrangé mon appartement, je me trouve comme dans un palais....

—Un appartement ! Tu appelles ça un appartement ! Une chambre et un cabinet de toilette, grands comme la main !

—Sans compter le vestibule....

—C'est tout petit.

—Quand ce serait plus grand, à quoi ça me servirait-il ?

Andrée soupira.

—Tu as raison peut-être, murmura-t-elle, pensive.

Et aussitôt :

—Je perds mon temps à babiller.... Va, ce sont mes bons moments.... Je te quitte.... j'ai tant de choses à voir encore....

Elle consulta un petit carnet sur lequel elle inscrivait ses courses :

—Ah ! ma couturière, d'abord.

—Tu n'as pas beaucoup de chemin à faire. C'est dans la maison.

—Adieu, ma Rose....

Elle adressa à la patronne son petit salut sans façon et sortit.

—Pauvre Andrée ! murmura la jeune fille. Quelle vie !

Une agitée comme il y en a tant ! grommela la patronne entre ses dents.

II

LA MATINÉE D'ANDRÉE.

Lorsque madame Chambay entra dans les salons de la couturière, une demoiselle mince, blonde, aux traits agréables, en laquelle il était facile de reconnaître la jeune fille de la rue Bergère, la protégée de Prosper Chavignat, Thérèse Souchet en un mot, s'avança à sa rencontre.

On aurait pu voir sur ses lèvres pâlies comme le sont presque toutes celles de ses pareilles, levées dès le matin, éreintées par les fatigues d'une longue journée, une sorte d'amertume passer à l'aspect de celle qu'elle pouvait considérer comme son heureuse rivale.

La pauvre fille avait conçu un amour secret qu'elle ne dévoilait à personne, ignorée de celui qui en était l'objet, et que le vieux Chavignat seul avait deviné.

Elevée dans les communs de l'hôtel Chambay, à la rue Bergère, fille d'un ancien serviteur de la maison auquel on avait donné comme retraite un poste de confiance, car il était chargé de la garde d'une caisse opulemment garnie, elle n'avait pu grandir à vivre à côté de Bernard Chambay, sans se sentir entraînée vers lui par un irrésistible penchant.

Mais avec une fierté qui est celle de beaucoup de filles comme elle, plus ce sentiment était violent, plus grands avaient été ses efforts pour le dissimuler à tous les yeux.

Elle essayait vainement de l'anéantir.

Sa raison lui disait qu'il était impossible que dans sa situation Bernard Chambay songeât à elle, qu'elle n'avait rien de ce qu'il eût fallu pour opérer un tel miracle.

En vain elle se calomniait en se jugeant dépourvue de charmes, laide et indigne de lui. Sans être d'une beauté régulière, elle avait une physionomie bien Parisienne, un de ces minois chiffonné qui plaisent, naturellement élégante, distinguée, adroite, spirituelle et d'une intelligence au-dessus de la moyenne.

Elle se parait d'un rien, soignée des pieds à la tête, fine et gracieuse de manières, aimée de tous ceux qui la connaissaient et même de Bernard Chambay dont les moindres attentions et les amicales caresses la faisaient tressaillir.

Pour lui il ne la traitait que comme une enfant qu'il avait vue naître et grandir.

A ses yeux elle ne cessait pas d'avoir les quinze ans qui rendent une jeune fille sacrée pour les âmes délicates.

Thérèse était, à l'hôtel de la rue Bergère, quelque chose comme un oiseau familier dont les chansons égaient le logis.

Depuis le mariage de Bernard Chambay, l'oiseau ne chantait plus.

La jeune fille partait le matin pour aller à sa journée, le cœur vide, l'âme triste, à peu près comme Rose Brinon.

Toutes deux elles cherchaient une diversion à leurs pensées dans le travail et le travail, si opiniâtre qu'il fût, ne la leur donnait qu'à moitié.

Le hasard les avait réunies depuis six mois dans la même maison et bientôt une commune sympathie devait les pousser l'une vers l'autre.

La connaissance se lia un soir à la sortie des deux magasins, en quelques mots :

—Vous êtes chez Caroline, dit Rose.

—Et vous chez Gabrielle. Je vous y vois chaque matin en arrivant.

Il n'en fallut pas davantage.

Depuis, presque chaque jour, les deux jeunes filles se retrouvaient au moment de la fermeture, et alors, c'étaient des promenades le long des boulevards et des causeries sans fin dans lesquelles pourtant le secret de ces cœurs blessés ne se trahissait pas.

Leur pudeur de sensitive les avait empêchées jusque-là de se révéler le mal dont elles souffraient en silence.

Chaque fois que Thérèse apercevait madame Chambay, elle éprouvait un frisson involontaire, comme si la jeune femme lui avait volé son bonheur.

Les raisonnements n'y faisaient rien. Pour elle, c'était l'ennemie, et cette a